

Les Clarinettes

Ce soir là je me retrouvai chez Fabrice Lechamp, une relation d'un de mes amis qui organisait souvent des soirées dans sa grande maison de Sèvres, à deux pas de Paris. Assez mince, de taille moyenne, il avait réussi à conserver un physique de jeune homme malgré ses cinquante cinq ans. Délicat, cultivé et assez drôle c'était surtout un excellent conteur. Après le repas, j'étais avec un petit groupe en train d'admirer sa collection de clarinettes exposée dans la grande vitrine d'un meuble immense du salon lorsqu'il survint et regarda avec nous en silence les instruments. L'un d'entre nous s'exclama :

- C'est magnifique, est-ce que tu es aussi musicien, Fabrice ?

Notre hôte sourit et répondit :

- Hélas non. Mais j'aime ces clarinettes qui me rappellent un épisode de ma vie. Si vous voulez je peux vous raconter leur histoire, même si ce n'est pas glorieux pour moi !

Tout le monde approuva et nous allâmes nous installer dans les fauteuils de jardin sur la terrasse, pour profiter de la douceur du début de cette nuit d'été. Le gros tilleul près de nous embaumait l'atmosphère du parfum de ses milliers de fleurs et les lumières des lampes à ras du sol diffusaient des lueurs jaunes et pâles, dessinant des ombres géantes sur le gazon. Fabrice Lechamp commença son récit, de sa belle voix grave et théâtrale.

- J'avais à l'époque vingt-huit ans et je travaillais pour la maison Reloir, une entreprise du Mans qui fabrique des pièces détachées pour les constructeurs automobiles. J'étais devenu assez vite le bras droit du patron Pierre Reloir, le fils du fondateur de cette petite société, et c'est lui d'ailleurs qui m'a tout appris du métier de dirigeant. Cet homme avait une passion depuis toujours, il ne vivait que par la musique et chaque loisir, chaque temps libre, était consacré à cette activité. Il était comme beaucoup d'amateurs frustré de ne pas être reconnu et il composait et jouait sans cesse, allant même jusqu'à financer des enregistrements qui ne se vendaient jamais. Avec ses enfants, il tenta de réussir là où il avait lui-même échoué. Il les gava de solfège, de leçons particulières, de conservatoire, et à force d'insister il réussit à écœurer l'aîné. Celui-ci disparut un beau jour avec sa mère, qui elle aussi ne pouvait plus supporter les gammes de son infernal de mari. Reloir reporta alors tous ses espoirs sur la cadette, sa fille Carmen. Il est vrai qu'elle était particulièrement douée, son instrument de prédilection étant la clarinette. Pour Reloir elle était un prodige et il voulut pour elle les meilleures écoles, les meilleurs professeurs. Après qu'elle eut atteint dix-huit ans il décida de consacrer tout son temps à l'aider et à accompagner le début de sa carrière. Pendant deux ans, il me confia la direction de l'usine et il suivit pas à pas sa fille, qui d'audition en audition, de concert en concert commença à être reconnue et à participer à des formations de niveau de plus en plus élevé. Mais à vingt ans, Carmen se rebella aussi contre ce père trop invasif et un beau jour elle le menaça de tout arrêter s'il continuait à la suivre partout et à se mêler de tout. En effet, Reloir régentsait chaque détail de la vie de cette pauvre enfant, depuis sa garde robe jusqu'au choix de ses amis, s'immisçant également dans son travail au quotidien, assumant

d'autorité une position de maître de musique. Le père promit de se mettre en retrait mais au bout de quelques semaines ce fut plus fort que lui et il reprit ses mauvaises habitudes. N'y tenant plus, Carmen lui fit alors une scène terrible et le chassa du pied-à terre parisien qu'ils occupaient tous les deux. Reloir, extrêmement malheureux, capitula et rentra au Mans. Il n'eut pas de nouvelles pendant six mois et cette séparation le fit cruellement souffrir. C'est alors qu'il me demanda de remplir le rôle d'intermédiaire entre sa fille et lui, et j'acceptais de bonne grâce d'aller rendre visite à Carmen. Prévenue de mon arrivée et de ma mission, elle m'attendait chez elle, dans le quartier Saint-Lazare, dans un trois-pièces de la rue de Rome. Je n'avais pas vu Carmen depuis des années et la jeune fille de mon souvenir était devenue une belle femme, d'apparence légèrement hautaine et froide, ce qui la rendait encore plus attirante à mon goût. Elle me reçut cordialement et me présenta son petit ami Olof, un Suédois taciturne d'une trentaine d'années qui ne parlait pas un mot de français. C'était un colosse qui me dépassait de presque trente centimètres, une vraie armoire à glace, tout en muscles. Je remis à Carmen la clarinette que son père m'avait chargé de lui offrir en cadeau et je lui demandai de bien vouloir lui enregistrer un morceau avec l'appareil que j'avais prévu à cet effet. Elle jeta un regard dédaigneux sur la clarinette dans son écrin et n'y toucha même pas. La première chose dont elle me parla fut d'argent.

- Il m'avait promis d'augmenter ma pension, dit-elle, comme si rien d'autre n'était important.

Je lui remis alors l'enveloppe que son père lui avait préparée. Elle bondit de joie en découvrant le contenu, puis improvisa même une petite danse tout en nous

sautant au cou et en nous embrassant tous les deux, le géant et moi. Elle décréta ensuite qu'il fallait fêter cette bonne nouvelle. Une fois dehors, nous hélâmes un taxi de passage et nous partîmes vers le quartier latin. Carmen voulait casser des assiettes dans ce restaurant grec de la rue de la Huchette, où chaque soir les clients peuvent se défouler en les fracassant sur le sol. Sa bonne humeur était contagieuse et je dois dire que je me suis amusé comme un petit fou, dansant même le Sirtaki avec Olof qui commençait à être bien gai. Vers minuit, Carmen nous entraîna au cabaret « Aux trois maillets » situé vers la Seine, dans la rue Galande. Elle connaissait bien le patron, et malgré l'affluence, nous pûmes avoir une table dans la cave où les petits spectacles de groupes de musique de jazz et de rock se succédaient toute la nuit. L'endroit était étroit, on descendait vers les sous-sols par un escalier exigü, entouré de murs voutés faits d'énormes pierres suintantes vieilles de plusieurs siècles. Arrivés en bas, je découvris une salle baignée dans une semi obscurité, éclairée seulement par quelques bougies. La petite scène au fond touchait quasiment le public et on se retrouva brutalement plongés dans une ambiance électrique et survoltée. Tout cela donnait une envie furieuse de boire et de partager les éclats de rire qui fusaient de toute part. Encouragée par toute cette jeunesse qui s'amusait follement, Carmen passa commande de trois verres d'eau de vie et nous nous installâmes sur un des bancs de la table principale, tous les trois du même côté, Carmen au milieu. Olof avala son verre d'un coup et d'un air content de lui ne tarda pas à en commander un deuxième, puis un troisième. Il continua à ingurgiter une quantité phénoménale de tord boyaux pendant plus de deux heures. Pris par l'euphorie de l'endroit, je bus également mais j'étais surtout préoccupé par le regard en coin que me jetait Carmen de temps en temps. Je ne

connaissais que trop bien ce regard chez les femmes, celui là-même qui porte dans sa vive lueur un message pouvant être soit un défi ou soit une invitation, mais qui surtout, comme une forme de promesse, peut vous chauffer le sang aussi fortement que l'alcool. Encouragé par ma position qui faisait que mes gestes ne pouvaient pas être vus par Olof, je rapprochais mine de rien ma main droite de la jambe de Carmen, progressant millimètre par millimètre, comme un prédateur rampant tout doucement vers sa proie sans se faire remarquer. Quand le contact se fit en haut de la cuisse, je priai intérieurement pour qu'elle ne me gifle pas devant tout le monde mais qu'elle m'écarte la main discrètement si elle n'en voulait pas. Pour mon bonheur, elle ne réagit pas au début, puis elle posa un instant rapidement sa main sur la mienne, comme si avec ce léger toucher elle me donnait son approbation pour aller plus loin. J'en fus totalement bouleversé et je m'enhardis alors de plus en plus sans toutefois oublier la menace du géant nordique qui, avec ses mains en forme de battoirs et sa force herculéenne me faisait terriblement peur. Heureusement mon attente fut récompensée car la dernière tournée eut raison de lui et il finit par s'écrouler la face contre la table, la bouche ouverte, assommé par l'eau de vie. J'en profitai immédiatement pour embrasser Carmen à pleine bouche, un œil toujours ouvert pour vérifier si le colosse dormait toujours aussi profondément. Elle, par contre se comportait comme s'il n'était pas là et elle répondit spontanément à mon baiser, n'étant pas gênée le moins du monde. J'étais devenu complètement fou, j'avais non seulement oublié ma tâche d'ambassadeur, mon devoir auprès de mon patron, mais en plus je me risquai à être taillé en pièces par Olof. Mais dans ces moments là, la raison ne gouverne plus, j'étais prêt à faire toutes les bêtises que l'on peut

imaginer. Nous partîmes les derniers de la boîte et à plus de cinq heures du matin je les raccompagnai rue de Rome. Carmen insista pour que je reste, et avec de gros efforts nous traînâmes plus que nous portâmes le lourd et inerte Suédois et nous l'installâmes sur le canapé du salon. Dans la chambre, seul avec elle ce fut l'épreuve la plus incroyable de ma vie, le désir rivalisant en intensité avec la peur. J'entendis plusieurs fois Olof se lever et aller aux toilettes pour aller vomir et je transpirais d'angoisse qu'il ne me surprenne dans le lit avec Carmen. Inutile de dire que j'étais paralysé et je passai la nuit à hésiter, tenté d'être plus entreprenant mais me contentant seulement que de quelques approches, battant en retraite dès que le souffle du géant devenait moins régulier. Le lendemain je m'arrangeai pour vite déguerpir avant qu'il ne se réveille. Je revins en fin d'après-midi pour discuter avec Carmen et surtout la convaincre d'enregistrer quelques minutes de musique pour son père. Je dus insister mais elle finit par accepter. Elle expliqua au Suédois qu'elle allait jouer dans la chambre et elle lui demanda ne pas nous déranger. Une fois seuls, elle me fixa et se déshabilla lentement en prenant des poses qui me rendirent vite ivre de désir, et alors que j'étais au paroxysme de la tentation, elle prit la clarinette et fit l'enregistrement, me laissant à l'agonie. Après avoir interprété son air, elle brancha des enceintes et repassa le morceau, et couverts par le son de la musique, nous jouâmes alors ensemble les partitions les plus mélodieuses de l'amour. Le danger avait démultiplié mon ardeur et jamais je ne connus une si forte sensation. Mes neurones dansaient une folle sarabande entre les pulsions primaires contradictoires du besoin d'assouvir mes sens et la peur urgente qui me commandait de fuir le mâle dominant de la pièce d'à côté. Ce fut un moment extraordinairement intense, j'avais le cerveau saturé d'adrénaline,

comme un alpiniste j'avais atteint les sommets de l'émotion, et du haut de mes nuages je compris que j'avais franchi une limite que je ne retrouverais peut-être jamais plus. Une fois revenu sur terre j'eus une discussion sérieuse avec Carmen. Un accord tacite s'établit entre nous : elle ne dirait rien de ma conduite pour ne pas m'attirer les foudres de son père et je mentirai à ce dernier sur l'activité musicale de sa fille. En effet Carmen ne jouait quasiment plus, elle avait décidé d'abandonner la musique pour suivre des cours de théâtre. Elle me fit promettre aussi de demander à nouveau de l'argent à son père et de revenir très vite. De retour au Mans, Reloir fondit en larmes en écoutant l'enregistrement et me posa mille questions sur ce que faisait sa fille. Je répondis du mieux que je pus et je lui fis croire qu'elle allait bientôt intégrer une formation classique de réputation nationale. Reloir était aux anges et répétait sans cesse :

- Elle est douée, je le savais bien qu'elle irait loin. C'est une vraie musicienne, elle a un talent extraordinaire. Fabrice je compte sur vous, je voudrais tant renouer avec elle.

Deux semaines plus tard je repartis pour Paris avec un coffret de quatre magnifiques clarinettes et une plus grosse enveloppe.

Rue de Rome, à mon arrivée Olof était en grande discussion avec un de ses compatriotes et ils avaient enfumé le salon d'une odeur qui n'était visiblement pas celle du tabac. Torse nu, Olof exhibait sa force tel un Hercule et la taille des muscles de ses bras me parut encore plus impressionnante que ce que j'avais pu imaginer. A n'en pas douter c'était une de ces natures du genre capables de plonger nu dans de l'eau glacée ou d'assommer un taureau d'un seul coup de poing. Je retrouvai Carmen dans la chambre et je lui racontai la détresse de son

père, faisant tout mon possible pour honorer la promesse que j'avais faite à Reloir. Les nouvelles clarinettes que j'apportais n'eurent pas plus de succès que la première mais elle m'écouta avec attention. Carmen resta un moment silencieuse, semblant méditer la situation, puis elle se leva et munie de l'une des clarinettes elle me dit :

- Je suppose qu'il veut encore des enregistrements ?

J'avalai difficilement ma salive et je répondis :

- Oui rien ne lui ferait plus plaisir.

Et j'ajoutai : - A moi aussi.

Elle sourit d'un air entendu puis elle alla vers le salon et s'adressa en anglais aux deux Suédois pour leur signifier qu'elle allait jouer et qu'ils ne devaient pas faire de bruit ni nous déranger. Cette fois-ci je n'eus pas la patience d'attendre qu'elle ait fini et je lutinais en silence ma belle musicienne alors qu'elle s'appliquait à souffler dans l'un de ses instruments. J'avais en moi le feu de la passion mais le risque d'être surpris me donnait toujours autant la chair de poule. Comme la première fois mon cœur battait la chamade pour deux raisons, d'un côté mon corps exultait avec volupté et de l'autre un frisson glacé de peur me parcourait le dos. Elle poursuivit malgré tout tant bien que mal jusqu'à la fin du morceau, puis nous nous continuâmes nos ébats en réécoutant sa prestation une fois, puis une deuxième fois, jusqu'à ce que l'on frappe à la porte. En une seconde je vis ma dernière heure arriver. Je me dis en moi-même dans un éclair de conscience, pauvre idiot tu as joué et tu as perdu, tu vas te faire massacrer par le Viking, il va te donner la roustes de ta vie. Je commençai déjà à m'imaginer les yeux aux beurre noir et la mâchoire à moitié édentée quand je vis Carmen bondir vers la porte et

parler à Olof par l'entrebâillement de la porte. Entretemps je m'habillai en un temps record et en quelques secondes j'avais déjà mon pardessus sur le dos, et j'étais prêt à piquer un sprint vers la sortie. Ma hâte surprit Carmen et après un court adieu je partis précipitamment.

De retour au Mans, Reloir m'avoua un peu perplexe, qu'après avoir écouté l'extrait que je lui avais ramené, il trouvait que sa fille manquait d'un peu de souffle et de respiration par moments. Je peux vous assurer que je dus faire un gros effort pour rester de marbre ! J'ai d'ailleurs conservé jusqu'à aujourd'hui une copie de cette performance musicale mémorable !

Puis le temps passa, je quittai le père Reloir pour reprendre une autre entreprise de la région et j'oubliais Carmen et ses clarinettes. Quelques années plus tard je fus invité chez Reloir pour la fête de son départ à la retraite. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je retrouvai là Carmen, totalement réconciliée avec son père, mère épanouie d'un petit garçon tout frêle qui se protégeait derrière ses jupes.

Lors du cocktail, Carmen interpréta un air de clarinette et elle n'arrêta pas de me fixer en jouant, remuant en moi des souvenirs charnels troublants qui me firent frissonner. A un moment elle me prit à part et m'offrit les clarinettes de nos rencontres en me demandant de les conserver en son souvenir.

Quand je lui demandai si le papa de son fils était suédois elle éclata de rire et me dit :

- Olof ? Mais jamais de la vie, je ne suis jamais sortie avec lui, c'était simplement mon colocataire ! Je disais à tout le monde qu'il était mon petit ami pour être tranquille ! De toute façon il préférait les garçons !

- Quel imbécile j'avais été ! Quand je pense à tous ces moments de terreur que j'ai vécu pour rien ! Voilà vous savez toute l'histoire des clarinettes de Carmen Reloir !

L'autodérision de Fabrice Lechamp nous fit beaucoup rire ce soir là et avec beaucoup d'insistance nous réussîmes à obtenir qu'il nous passe les courts enregistrements de Carmen. Tous les invités ce soir là repartirent avec des airs de clarinette dans la tête et un grand sourire sur les lèvres.

www.garbaypaul.fr